

## «VOIX MOYENNE» ET VARIATIONS D'ACTANCE. LE REFLECHI EN ARABE ET EN BERBERE MAURITANIENS

Catherine TAINE-CHEIKH

La définition du moyen et du réfléchi varie fréquemment selon les auteurs. Pour ma part, et après bien d'autres, je partirai des considérations de Benveniste :

“ Dans l'actif, les verbes dénotent un procès qui s'accomplit à partir du sujet et hors de lui. Dans le moyen, qui est la diathèse à définir par opposition, le verbe indique un procès dont le sujet est le siège; le sujet est intérieur au procès. [...] Ici le sujet est le lieu du procès, même si ce procès, comme c'est le cas pour lat. *fruor* ou skr. *manyate*, demande un objet; le sujet est centre en même temps qu'acteur du procès; il accomplit quelque chose qui s'accomplit en lui, naître, dormir, gésir, imaginer, croître, etc. Il est bien intérieur au procès dont il est l'agent ” (1966 : 172).

Cette définition du moyen où l'agent “ effectue en s'affectant ” (*ibid.* : 173), permet de couvrir toute la zone intermédiaire où l'actant sujet n'est ni purement agentif ni purement passif. Le réfléchi peut être employé avec un sens presque aussi large mais il est souvent réservé au cas plus restreint où il y a co-référence entre l'agent et le patient. En ce cas il peut apparaître comme une zone particulière du domaine du moyen, au même titre que le réciproque ou le réfléchi-passif.

Dans un certain nombre de langues du monde, les formes du moyen sont des extensions de celles du réfléchi prototypique (ou réflexif). Comme ce n'est pas le cas dans les langues que nous étudions, notre point de départ ne sera pas le réfléchi prototypique mais le moyen en tant qu’“ hyper-notion ”<sup>1</sup>. La spécification des valeurs sémantiques particulières n'est pas entièrement prévisible mais l'interprétation d'une forme moyenne dépend souvent tout autant de sa structure morpho-lexicale que des constructions syntaxiques dans lesquelles elle apparaît.

---

<sup>1</sup> Je me réfère ici au texte "Aspects synchroniques et diachroniques de la relation entre réfléchi et moyen" que D. Creissels a distribué et présenté au colloque international "Réfléchi et moyen : approches typologiques" (Tunis, 15-17 mars 2001) : “ (...) selon cette conception, la notion de voix moyenne est une sorte d'hyper-notion qui n'est pas vraiment centrée autour d'un prototype mais qui réunit plutôt un certain nombre de prototypes ayant une caractéristique sémantique commune ” (p. 6).

On peut classer les langues chamito-sémitiques parmi les langues à morphologie 'lourde' qui tendent à exprimer l'orientation de la relation prédicative par un marquage du verbe. Les dérivations d'orientation (agentif-causatif vs passif vs moyen et/ou réfléchi), quoi que souvent lacunaires, jouent un rôle important dans la construction du sens de l'énoncé. Au delà des points de convergence qui se traduisent notamment par l'emploi privilégié de deux ou trois affixes d'orientation interne pour l'ensemble du phylum (cf. D. Cohen 1988 : 21-22<sup>2</sup>), elles présentent une certaine variété d'une langue à une autre, et même d'un dialecte à un autre. La question des voix se pose donc de manière différente à chaque fois et on verra que si j'ai pu avancer l'hypothèse d'une 'voix moyenne' en arabe (cf. Taine-Cheikh 2005), ce n'est pas pour autant une donnée généralisable.

Je souhaite revenir ici sur l'expression comparée du réfléchi en arabe et en berbère, en centrant mon analyse sur les variétés arabe et berbère parlées en Mauritanie : *ḥassāniyya* d'une part et zénaga d'autre part. On verra que, malgré une grande similitude dans l'organisation globale du système, l'arabe et le berbère présentent des divergences importantes, notamment dans le domaine du moyen (ou réfléchi, au sens large).

Dans le verbe, l'indice de sujet est nécessaire (sauf dans le participe) et la fonction de l'élément lexical explicitant cet indice (élément qu'on appellera le sujet, même si sa présence n'est pas syntaxiquement obligatoire) n'est pas marquée en tant que telle. L'absence de marquage formel pour les lexèmes en fonction sujet et objet est commune au *ḥassāniyya* et au zénaga mais il faut préciser que, si elle est normale pour les dialectes arabes (le système des cas est réservé aux variétés littéraires ou standardisées de l'arabe), elle est inhabituelle en berbère. En effet, en dehors de certaines variétés comme le zénaga, la plupart des parlers opposent — pour une partie au moins de son lexique — l'état libre de l'état d'annexion, le premier étant notamment celui de l'objet et le second, celui du complément de nom comme celui du 'sujet' (une des raisons pour lesquelles L. Galand préfère le terme de “ complément explicatif ” à celui de sujet, cf. 2002[1964] : 297-8).

Les formes verbales de l'arabe et du berbère varient en fonction de l'indice du sujet (1<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> personne ; genre masculin M et féminin F ; nombre singulier Sg. et pluriel Pl.). Elles varient aussi en fonction de l'aspect ou du mode (d'une part, accompli Acc. et inaccompli Inacc., d'autre part, impératif Imp. et, pour le berbère, aoriste Aor.)<sup>3</sup>. La

<sup>2</sup> En chamito-sémitique, l'affixe d'orientation interne est  
— soit une dentale : *t* ou une de ses variantes *tt / d / ḍ* (partout sauf en égyptien),  
— soit une nasale : *n* (également comme élément expressif) ou *m* (peut-être seulement comme variante de *n*, attesté en berbère et en couchitique, [*n = m ?*]).

<sup>3</sup> Autres abréviations utilisées : V = verbe, N = nom, tr. = transitif, intr. = intransitif, s.-ent. = sous-entendu, qqn = quelqu'un, qqc = quelque chose.

situation est d'autant plus complexe que les marques indicielles et sont, non seulement fréquemment amalgamées entre elles, mais également amalgamées avec le signifiant lexical du verbe.

## LES VERBES A AFFIXE DENTAL DE L'ARABE

L'arabe fait partie des langues chamito-sémitiques qui, parallèlement aux dérivations d'orientation, ont développé des dérivations lexicales expressives basées sur des modifications internes régulières (redoublement d'une consonne ou allongement d'une voyelle). Dans le cas des dialectes, cependant, les deux dérivations se sont partiellement confondues en un point du système : la dérivation expressive par redoublement d'une consonne a pris l'essentiel des emplois de la dérivation causative-factitive.

En *ḥassāniyya*, la dérivation par affixation de la dentale *t* est extrêmement fréquente et peut affecter pratiquement tous les types de bases verbales (les thèmes 'nus' comme les thèmes 'modifiés', c'est-à-dire déjà dérivés par rapport au thème 'nu'). Dans presque tous les cas, la forme verbale ainsi dérivée acquiert une valeur de moyen qui était absente dans la forme correspondante dépourvue de *t*.

Les autres caractéristiques de la forme verbale (communes aux deux formes, avec et sans *t*) jouant un rôle important, chaque type de thème sera envisagé séparément.

### *Les dérivés de verbes 'nus' trilitères*

Ce premier groupe de verbes dérivés constitue un cas un peu à part. Tout d'abord, ce sont les seuls dérivés où le *t* est infixé après la première radicale, au lieu d'être simplement préfixé comme dans tous les autres cas<sup>4</sup>. Ensuite, ces verbes restent assez peu nombreux en *ḥassāniyya* (comme dans la plupart des dialectes), malgré le fait que beaucoup d'entre eux semblent avoir été empruntés plus ou moins récemment à l'arabe standard, ainsi *ʾaḥṭāḍ* (+ *ʾā* / *vā*) "s'efforcer de", *ʾaṭābar* "s'informer ; tester", *ʾaḥṭāẓ* (+ *ʾā* ou + *bā*) "argumenter (contre ou pour)", *ʾaṣṭar* (+ *bā*) "s'illustrer, se faire une réputation (par)", *ʾaṣṭar* "aller en justice", *ʾaṣṭkā* (+ *ʾā*) "exprimer sa peine (auprès de)", *ʾaḥṭaqar* "dédaigner" ou *ʾaṭqar* "s'appauvrir, devenir pauvre"<sup>5</sup>.

<sup>4</sup> On verra un autre cas en 1.5. où le *t* est également infixé, mais ce sera cette fois après l'affixe *s-*.

<sup>5</sup> Il n'y a pas forcément des indices formels prouvant cet emprunt (présence de *q* comme dans *ʾaḥṭaqar* et *ʾaṭqar*, maintien des voyelles brèves en syllabe ouverte non finale comme dans *ʾaḥṭaqar* et *ʾaṭābar*) mais le fait qu'il y ait une forme correspondante de même sens en arabe littéraire est un argument fort en faveur de la thèse de l'emprunt — dans le cas du moins de cette forme verbale, ordinairement peu productive en *ḥassāniyya*.

L'une des seules formes verbales très fréquentes de ce groupe est *əštǧal* "travailler, s'occuper" qui entre dans diverses constructions intransitives ou transitives indirectes :

- |     |                           |  |
|-----|---------------------------|--|
| (1) | <i>əštǧal</i>             | "Il a travaillé"                       |
| (2) | <i>yəštǧal ʿand aḥmād</i> | "Il travaille pour (litt. chez) Ahmed" |
| (3) | <i>təštǧal əv l-ukīl</i>  | "Elle s'occupe du repas".              |

Par ailleurs ce sont en majorité, comme *əštǧal*, des verbes de sens moyen auxquels ne correspondent pas nécessairement des verbes 'nus' dépourvus d'affixe. Ceci explique pourquoi, bien que généralement intransitifs, les verbes de ce groupe puissent être aussi des transitifs directs. Cf. *əḥtaram* "vénérer, respecter" :

- |     |   |  |
|-----|---|--|
| (4) | <i>hnā l-muslimīn nəḥtaramu əš-šwābīn</i> | "Nous les musulmans nous respectons les gens âgés" |
|-----|---|--|

Comme l'a bien montré Marcel Cohen (1911) à propos des verbes internes de l'arabe, il suffit que l'agent soit considéré comme affecté par le procès pour rendre possible une forme de moyen — qu'il y ait ou non un patient en fonction d'objet par ailleurs. Les exemples donnés ci-dessus sont assez représentatifs des procès susceptibles d'être exprimés par des moyens en arabe. On note une prédilection apparente pour les opérations de cognition ou d'évaluation, même si des procès concernant des opérations moins spécifiquement intellectuelles comme *əḥtāz* (+ *əʿlā / əl*) "avoir besoin (de)" ou *əštǧā* (+ *və*) "assouvir sa vengeance (contre)", ou même uniquement physiques comme *əḥtgān* "prendre un lavement", sont attestées.

Dans le cas de ces verbes dérivés à valeur de moyen, l'absence de forme 'nue' correspondante correspond au fait qu'il n'y a pas vraiment de choix concernant la relation du sujet au procès : qu'il fasse preuve de dédain ou qu'il s'interroge, qu'il prenne un lavement ou qu'il travaille, l'agent ne pourra manquer d'être affecté par ce qu'il éprouve, ce qu'il pense ou ce qu'il entreprend.

J'ai trouvé cependant quelques exemples où l'opposition "absence vs présence de l'infixe -t-" correspondait à l'opposition "agent non affecté (ou purement agentif) vs agent affecté", comparer respectivement (5), (7) et (9) à (6a et b), (8) et (10) :

- |      |                              |  |
|------|------------------------------|--|
| (5)  | <i>aḥmād ǧāḍ xt-u</i>        | "Ahmed a fâché sa soeur" <sup>6</sup>        |
| (6a) | <i>aḥmād əǧtāḍ</i>           | "Ahmed s'est fâché"                          |
| (6b) | <i>aḥmād əǧtāḍ əʿlā xt-u</i> | "Ahmed s'est fâché contre sa soeur"          |
| (7)  | <i>ṣabhət išāšrā</i>         | "Elle a donné le petit déjeuner aux enfants" |
| (8)  | <i>əṣʔbḥu</i>                | "Ils ont pris leur petit déjeuner"           |
| (9)  | <i>ǧran əl-ḥəzmā</i>         | "Il a attaché le fagot"                      |

<sup>6</sup> Toutefois, certains locuteurs n'emploient pas en ce sens la forme *ǧāḍ*, lui préférant *ǧayyāḍ*.

(10) *əgʁan mʿā-hā* "Il s'est attaché à elle, il s'est uni avec elle".

Enfin, dernier point qui fait de cette forme dérivée un cas particulier : c'est la seule forme à affixe *t* qui, en *ḥassāniyya*, est utilisée en nombre pour des emplois de passif.

En arabe<sup>7</sup>, les constructions passives se caractérisent à la fois par le remplacement de la forme verbale active par une forme passive spécifique et par l'effacement de l'agent (sujet du verbe transitif). Le verbe passif, appelé verbe *maǧhūl* par les grammairiens arabes — notion que H. Fleisch (1955) a rendue par “ à agent inconnu ” — n'est pas un verbe sans agent, mais un verbe dont on ne nomme pas l'agent, par choix (pour le cacher, parce que ce n'est pas utile à la communication, ...) ou par nécessité (parce qu'on ne le connaît pas, bien qu'on sache qu'il existe).

Le passif est normalement possible avec tous les verbes transitifs, qu'ils soient à transitivité directe comme *lwā* "rouler" ou à transitivité indirecte comme *nvaq* + *əʔā* "fait subsister, nourrir".

- |                                       |  |
|---------------------------------------|--|
| (11) <i>lwāw l-xaymā</i>              | "Ils ont roulé la tente"   |
| (12) <i>l-xaymā əltwāt</i>            | "La tente a été roulée"  |
| (13) <i>nvaq əʔā əhl-u kāmīn</i>      | "Il a nourri toute sa famille"   |
| (14a) <i>əntvaq əʔā əhl-u kāmīn</i>   | "Toute sa famille a été nourrie"<br>(litt. il a été nourri sur sa famille entière)       |
| (14b) <i>əhl-u kāmīn əntvaq əʔā-h</i> | "Toute sa famille a été nourrie"<br>(litt. sa famille entière il a été nourri sur elle). |

Il existe cependant quelques différences entre les deux cas :

— avec un verbe à transitivité directe, l'objet direct de la construction active (*l-xaymā* en 11) devient le sujet (= le patient) de la construction passive, d'où l'accord en genre avec le sujet F Sg. *l-xaymā* (cf. en 12 : M *əltwā* > F *əltwāt*),

— avec un verbe à transitivité indirecte, le verbe passif est à une forme impersonnelle (3<sup>e</sup> M Sg., cf. *əntvaq* en 14) et l'objet indirect de la construction active (cf. la préposition *əʔā* en 13) ne change pas de fonction, qu'il y ait (comme en 14b) ou non (cf. 14a), une thématization de l'objet — avec topicalisation du lexème et reprise pronominale anaphorique.

Ces deux types d'énoncé passif sont tout à fait réguliers et pourraient se retrouver pour toutes les formes passives que nous verrons par la suite. Si je m'y attarde ici c'est entre autre pour montrer que nous avons bien ici, avec des formes à infixe *-t-*, de véritables passifs, alors que la forme passive canonique des verbes trilitères est, en

---

<sup>7</sup> On verra que, si le *ḥassāniyya* a conservé les structures passives anciennes, ce n'est pas (ou plus) le cas dans tous les parlers arabes modernes (cf. J. Retsö 1983 ; Taine-Cheikh 1983 et 1986).

*ḥassāniyya* comme dans beaucoup de dialectes arabes (notamment ceux de nomades), la forme à préfixe nasal *n-*, comme *ənṭwā* en (16) :

(15) *ṭwāw l-xaymä* "ils ont plié la tente"

(16) *l-xaymä ənṭwāt* "La tente a été pliée"

En fait, dans l'arabe mauritanien, la dérivation passive des verbes 'nus' de racine trilitère est totalement prévisible. Tous les verbes actifs forment leur passif par préfixation de *n-*, sauf lorsque la première consonne de la racine est l'une des consonnes suivantes : M, N, R, Ṛ, W, Y ou la laryngale occlusive Q. Il s'agit d'un simple phénomène d'incompatibilité phonétique qui n'est d'ailleurs pas propre au seul *ḥassāniyya* même si ce dialecte fait partie de ceux qui lui ont donné une extension maximale (cf. Taine-Cheikh 1983 : 81-88).

Si l'on rencontre donc, avec quelques verbes à infixes *-t-*, une double valeur de réfléchi et de passif comme en (18), c'est à une incompatibilité bien particulière qu'on doit la rattacher, et non à une tendance générale à la confusion du réfléchi et du passif<sup>8</sup> :

(17) *aḥmād rašš xū-h* "Ahmed a aspergé son frère"

(18a) *aḥmād əṭtäšš* "Ahmed s'est aspergé"

(18b) *xū-h əṭtäšš* "Son frère a été aspergé".

La comparaison des énoncés réfléchis avec les énoncés passifs, notamment de (18a) avec (18b), montre qu'il n'y a pas de différence structurelle entre les deux types d'énoncé<sup>9</sup>. Si les deux sont généralement distincts, c'est parce que les formes verbales le sont, la distinction reposant sur l'opposition " infixes *-t-* vs préfixe *n-* ".

En revanche, les énoncés réfléchis et passifs se distinguent l'un et l'autre de l'énoncé actif par le nombre des actants et le nombre des arguments : un seul actant (l'agent affecté ou le patient) et un seul argument (le sujet) dans les énoncés réfléchis et passifs, mais deux actants (l'agent et le patient) et deux arguments (le sujet et l'objet) dans l'énoncé actif<sup>10</sup>.

Je ne m'étendrai pas en détail sur la question de la place des arguments dans l'énoncé même si, dans certains cas, l'ordre joue un rôle syntaxique, car les places relatives varient souvent en fonction de l'énonciation, sans conséquence directe sur la structure syntaxique (cf., pour le *ḥassāniyya*, Taine-Cheikh 1998). Précisons seulement que dans

<sup>8</sup> Il existe toutefois quelques dérivés en *n-* de sens réfléchi-passif et passif (cf. Taine-Cheikh 1983 : 74).

<sup>9</sup> En *ḥassāniyya*, comme en arabe littéraire (la situation tend à changer en arabe moderne, ou du moins dans l'arabe standard des médias), l'énoncé passif ne permet pas la réintroduction de l'agent par un complément analogue à celui du français en "par ...".

<sup>10</sup> Rappelons que la fonction sujet peut être assumée par l'indice personnel seul. Il y a donc deux actants et deux arguments en (15) comme en (17), même si l'agent, en (15), est un simple "ils" sans plus de précision (l'indice de 3<sup>e</sup> Pl.).

tous les énoncés — et notamment dans les énoncés réfléchis et passifs (12), (16) et (18 a, b) où il n'y a qu'un seul actant —, le sujet peut suivre le verbe au lieu de le précéder.

La situation est plus complexe avec un verbe à valeur de moyen car, du fait de son comportement variable (soit intransitif comme le verbe réfléchi, soit transitif direct ou indirect comme le verbe actif), il n'est pas possible de donner une description simple et unifiée des énoncés dans lesquels le verbe 'moyen' apparaît.

### *Les dérivés de verbes 'nus' quadrilitères*

Si les racines sont majoritairement trilitères (en particulier celles des verbes), il n'est pas rare qu'un verbe 'nu' (non dérivé) compte quatre consonnes radicales au lieu de trois. Le verbe de base peut être alors de différents types, notamment

— sans radicale semi-consonantique : avec 4 radicales distinctes comme *garbäl* "tamiser", avec C3=C4 comme *zägnän* "tourner", avec C1=C3 comme *gängäl* "donner des démangeaisons", avec C1=C3 et C2=C4 comme *dägdäg* "casser" ;

— avec une radicale semi-consonantique (rarement plus) en 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup> position comme *väytäg* "défaire, découdre", *garwaḥ* "aérer" ou *säntä* "commencer".

Les verbes 'nus' sont presque toujours transitifs et ils forment régulièrement leur passif par préfixation du morphème *u-*. On retrouvera ce morphème de dérivation pour d'autres formes verbales : il s'agit là d'une caractéristique propre au dialecte *ḥassāniyya* qui peut sans doute être mise en rapport avec le passif vocalique de l'arabe classique mais est, à proprement parler, sans équivalent dans les autres variétés de l'arabe (cf. D. Cohen 1963 : 118 et Taine-Cheikh 1983 : 88-92).

Cependant, chaque fois ou presque (voir ci-dessous 3.2. et 3.3.) que le sémantisme du verbe s'y prête, une forme à préfixe *t-* est attestée, avec une valeur de réfléchi. Au total, je n'ai relevé qu'un petit nombre de ces formes dérivées (une quinzaine) mais la régularité du phénomène est incontestable, cf.

(19) *huwwä dägdäg əl-kās* "Lui, il a cassé le verre"

(20) *əl-kās tdägdäg / ddägdäg* "Le verre s'est cassé"

(21) *əl-kās udägdäg* "Le verre a été cassé"

En (20) la valeur de pure réflexivité de la forme en *t-* (ici le *t-* tend à s'assimiler à la consonne dentale qui suit) fait que l'énoncé admettrait facilement l'ajout d'une expression anaphorique emphatisante (*mən rāṣ-u* "de lui-même", litt. de tête (de) lui).

En (21) un tel ajout serait totalement impossible, car l'emploi de la forme passive en *u-* pose l'existence d'un agent, celui-ci restant toutefois sous-entendu (il s'agit donc bien d'une forme "à agent inconnu").

La plupart des formes quadrilitères en *t-* ont une valeur de réfléchi et s'opposent aux formes sans *t-* comme des intransitifs à des transitifs directs, cf.

- *ḍārdār* tr. "éparpiller" et *ḍḍārdār* intr. "s'éparpiller",
- *vāyṭāg* tr. "défaire (un paquet, une corde, une tresse), découdre, ..." et *tvāyṭāg* intr. "se défaire (pour un paquet, une corde, une tresse), se découdre, ...",
- *vārvār* tr. "déplier ; éparpiller..." et *tvārvār* intr. "se déplier ; s'éparpiller...",
- *ḡāynāš* tr. "énervé, fâché" et *tḡāynāš* intr. "s'énervé, se fâcher".

Exceptionnellement, la forme en *t-*, toujours intransitive, prend une valeur autre (il est alors assez fréquent qu'elle soit isolée) :

- de moyen, cf. *txawmā* "dédaigner" d'une part, *gāngāl* tr. "donner des démangeaisons" et *tgāngāl* intr. "avoir des démangeaisons" d'autre part ;
- ou même d'état, cf. *txawrāž* "être malhonnête" d'une part, *garḡaṭ* tr. "saler trop" et *tgargaṭ* "être trop salé" — à ne pas confondre toutefois avec le passif *ugargaṭ* "avoir été trop salé (s.-ent. : par qqn)" — d'autre part.

### **Les surdérivés à radicale géminée**

Les formes à 2<sup>e</sup> radicale géminée (D-formes) présentent un certain nombre de points communs avec les formes 'nues' quadrilitères, mais elles sont beaucoup plus fréquentes. Théoriquement — et c'est vrai pour la quasi totalité des D-formes —, ces formes (du type C1aC2C2aC3) sont transitives, à sujet 'agentif'. Comme telles, à l'instar des formes 'nues' quadrilitères, il leur correspond régulièrement des formes passives à préfixe *u-* et aussi, très souvent, des formes en *t-* de valeur moyenne ou réfléchie.

Lorsque les D-formes sont simplement actives (et non factitives), les formes en *t-* sont fréquemment de sens réfléchi, cf.

- *baṛṛam* "tourner, mettre dans un sens opposé" et *tbaṛṛam* "se tourner, se retourner",
- *žarṛad* "mettre à nu, dénuder" et *žžarṛad* "se dénuder",
- *ḥattāt* "émietter" et *tḥattāt* "s'émietter",
- *ḥaddār* "avertir ; inquiéter" et *tḥaddār* "s'inquiéter",
- *ḥaffāl* "embellir" et *tḥaffāl* "s'embellir",
- *däkkäm* "émousser" et *ddäkkäm* "s'émousser"

C'est souvent avec des D-formes factitives que les formes en *t-* sont de sens moyen :

- *bāwwa<sup>f</sup>* "donner des nausées" et *tbāwwa<sup>f</sup>* "avoir des nausées",
- *xatṭa* "faire dépasser, faire enjamber" et *txatṭa* "dépasser, enjamber",
- *raṭṭab* "faire mûrir (des dattes)" et *traṭṭab* "arriver à maturité (pour des dattes)".

En principe, la D-forme est elle-même dérivée de la forme 'nue', la modification du thème (doublement de la 2<sup>e</sup> radicale) pouvant correspondre, soit à une nuance de

répétition ou d'insistance, soit à une dérivation causative ou factitive (avec, dans les deux cas, l'introduction d'un agent)<sup>11</sup>.

Dans les faits il est assez rare qu'on trouve à la fois les trois formes et on relève assez fréquemment l'absence, soit de la forme de base (cf. *tbässäm* "sourire", *bässäm* "faire sourire"), soit de la forme en *t-* (cf. *baḥḥ* "être enroué", *baḥḥaḥ* "rendre enroué").

Mais il arrive aussi qu'on ait une situation intermédiaire où deux formes ont le même sens. C'est le plus souvent la forme 'nue' et la forme en *t-* qui sont synonymes (cf. *xmər* ou *txammər* "pourrir" et *xammər* "faire pourrir"), mais ce peut être aussi la forme 'nue' et la D-forme (cf. *dhän* ou *dähhän* "oindre, huiler" et *tdähhän* "se huiler, se pommer")<sup>12</sup>.

Lorsque les trois formes coexistent avec leur sens propre, c'est souvent parce que la D-forme n'est pas uniquement la factitive de la forme 'nue'. C'est le cas, par exemple, pour les D-formes 'intensives', avec un sens répétitif ou d'insistance (que le sème soit présent littéralement ou qu'il ait été un peu lexicalisé), cf.

— *ḥakk* "gratter", *ḥakkäk* "faire gratter ; gratter plusieurs fois" et *ṭḥakkäk* "se gratter plusieurs fois",

— *ḥrag* "brûler", *ḥarṛag* "brûler à plusieurs endroits" et *ṭḥarṛag* "se brûler à plusieurs endroits",

— *šgəv* "fendre (en deux)", *šäggäv* "fendre à plusieurs reprises ou violemment", *ššäggäv* "se fendiller".

Le glissement de sens peut cependant être plus ou moins prévisible, ténu ou non, cf.

— *drəg* "disparaître", *darṛag* "faire disparaître, cacher qqc" et *ddaṛṛag* "se cacher",

— *ḥzəm* "attacher, lier, sangler ; ...", *ḥazzäm* "attacher, sangler plusieurs fois ; mettre une ceinture (à qqn)" et *ṭḥazzäm* "se mettre une ceinture, mettre sa ceinture",

— *ḥraz* "garder, surveiller", *ḥarräz* "protéger contre les mauvais esprits" et *ṭḥarräz* "se protéger contre les mauvais esprits".

Même si c'est moins fréquent (ce qui est sans doute le signe d'une solidarité plus grande de la D-forme avec celle en *t-* qu'avec la forme 'nue'), il arrive que le glissement de sens concerne la forme en *t-*, dans son sens principal ou dans l'un de ses sens, cf. :

— *xləv* "remplacer (qqn), être le successeur de", *xalläv* "mettre qqn comme successeur" et *txalläv* "s'absenter",

— *šbaḥ* "tendre", *šabbah* "tendre" (avec une connotation de répétition ou d'insistance) et *ššäbbaḥ* "se tendre, s'étendre ; se montrer arrogant".

<sup>11</sup> Pour une analyse précise, dans une variété d'arabe moyen-oriental, des relations que la D-forme peut entretenir avec la forme 'nue', cf. J. Lentin 1991.

<sup>12</sup> Il est très rare, par contre, que la forme en *t-* soit synonyme de la D-forme, cf. cependant *gärräb* (+ *mən*) tr. "(r)approcher qqc (de)" et intr. "(s')approcher (de)", qui est un quasi synonyme de *tgärräb* (+ *mən*) "s'approcher (de)" dans son emploi intransitif. Il semble que l'agentivité du sujet, dans les verbes de mouvement, rende possible une D-forme, même en emploi non transitif - sans pour autant éliminer la forme en *t-*.

Dans tous les exemples vus jusqu'à présent, les formes en *t-* ont une valeur de réfléchi ou de moyen. Cela est représentatif de toutes les formes que j'ai relevées dans le *Dictionnaire ḥassāniyya - français* (Taine-Cheikh 1988-98), y compris dans les cas où aucune D-forme n'est attestée, que les *t-D*-formes soient dénominales comme *tbaṛṛan* "se comporter en étranger" (cf. *baṛṛāni* "étranger") ou non, comme *txawwäš* "craindre". Signalons toutefois le cas particulier de *txallä* qui est employé avec une valeur de réfléchi-passif, exclusivement avec un actant sujet féminin — *txallāt* "se laisser répudier, être répudiée (pour une femme)" —, alors que la D-forme *xallä* "divorcer, répudier" n'est employée, elle, qu'avec un actant sujet masculin et un actant patient féminin.

Le dernier point à considérer concerne l'analyse des formes 'moyennes' en *t-*. Dans la mesure où ce sont elles qui sont marquées par rapport aux formes factitives sans *t-*, faut-il en faire des formes décausatives ? Cela pourrait se justifier dans le cas de couple de formes comme *baṭṭaṭ* "donner des vergétures" et *tbaṭṭaṭ* "avoir des vergétures". On peut par contre en douter dans le cas de *txammäm* "réfléchir", bien qu'il apparaisse formellement comme un dérivé de *xammäm* "donner de l'inquiétude".

### *Les surdérivés à première voyelle allongée*

Le thème à voyelle longue après la 1<sup>e</sup> radicale (L-forme) et le thème correspondant à préfixe *t-* (*t-L*-forme) présentent une situation tout à fait comparable à celles que nous avons analysées en 1.2. et 1.3. Là encore, on constate une spécialisation entre des formes dépourvues de préfixe à sujet agentif, des formes à préfixe *t-* où le sujet est un agent affecté et des formes à préfixe *u-* sans agent exprimé (le sujet étant un patient dans les tournures personnelles).

Les *t-L*-formes relèvent globalement de la voix moyenne et se caractérisent donc en général par un brouillage de la distinction entre les rôles d'agent et de patient. À côté des valeurs déjà rencontrées précédemment, celle de 'moyen', de réfléchi, voire de réfléchi-passif, les L-formes à préfixe *t-* permettent l'expression d'une valeur spécifique qui leur est propre, celle de réciprocité.

La notion de réciprocité peut se définir par rapport à une situation prototypique : “The prototypical reciprocal context is a simple event frame expressing a two-participant event in which there are two relations; each participant serves in the role of initiator in one of those relations and Endpoint in the other” (S. Kemmer 1993 : 96-97). Il s'agit donc là aussi d'un brouillage de la distinction entre les rôles d'agent et de patient, mais par le fait qu'il y a une double relation et une interversion des rôles entre l'une et l'autre relation.

Contrairement à l'énoncé réfléchi qui, par rapport à l'énoncé actif correspondant, présente régulièrement une réduction du nombre des actants ( $n > n - 1$ , comparer 17 et

18a), l'énoncé réciproque ne présente pas nécessairement cette variation. Pour que cette réduction s'opère, il faut que le même actant soit considéré à la fois dans son rôle d'agent et dans son rôle de patient, ce qui est exclu avec un sujet au singulier mais est généralement le cas avec un sujet au pluriel. Avec le singulier, une seule relation est prise en compte et l'argument représentant le patient est introduit par la préposition *m'a* "avec".

(22) *aḥmād u xū-h yaṭḥāsdu*  
"Ahmed et son frère se jalourent mutuellement"

(23) *aḥmād yaṭḥāsəd m'a xū-h*  
"Ahmed se jalouse mutuellement avec son frère"

(24) *āwlād aḥmād yaṭḥāsdu m'a āwlād zäyd*  
"Les Awlād Ahmed se jalourent mutuellement avec les Awlād Zäyd".

Les énoncés (23 et 24), qui sont beaucoup plus usuels que leurs traductions en français, s'imposeront si le second actant relève du rhème. Si les deux actants ont déjà été nommés ou sont considérés comme connus, la structure de (22) pourra être choisie.

Par ailleurs, si le procès n'est pas donné comme réciproque, c'est la forme 'nue' qui sera employée, cf. :

(25) *aḥmād yaḥsād xū-h* "Ahmed jalouse son frère"

Cette relation " réciproque vs non réciproque " est fréquente entre la L-forme en *t-* et la forme 'nue'. Lorsque la L-forme est attestée dans ce contexte, elle prend alors une valeur causative-factitive, cf.

(26) *iḥāsəd əṭ-ṭavilāt* "Il a fait se jalouser mutuellement les jeunes filles"

Cependant, il arrive encore plus fréquemment que la relation " réciproque vs non réciproque " soit portée par les deux L-formes, avec et sans *t-*. Dans ce cas, la L-forme apparaît en général comme une forme à sens 'naturellement réciproque', cf.

— *āwən* tr. "aider" et *t'āwən* (+ *m'a*) "s'entr'aider ; cotiser",  
— *rādəx* tr. "lutter contre qqn" et *trādəx* (+ *m'a*) "lutter l'un contre l'autre",  
— *māzəḥ* tr. "plaisanter qqn" et *tmāzəḥ* (+ *m'a*) "se plaisanter mutuellement",  
— *xālā* tr. "chuchoter, parler tout bas à qqn" et *txālā* (+ *m'a*) "s'entretenir à voix basse"

On notera qu'avec les L-formes sans *t-*, la transitivité est toujours directe. Les seconds actants sont alors susceptibles d'être les sujets de la forme passive en *u-*, cf.

(27) *aḥmād i'āwən xū-h* "Ahmed aide son frère".

(28) *xū-h yu'āwən* "Son frère est aidé".

Lorsque la L-forme sans *t-* est 'naturellement réciproque', la relation sémantique des L-formes avec la forme 'nue' (si cette forme est attestée) est assez souvent irrégulière,

cf. *gbal* "accepter" d'une part, *gābəl* tr. "mettre face à face, confronter" et *tgābəl* "se trouver face à face avec" d'autre part.

La situation peut cependant être moins tranchée, cf. *šlah* "être en bon état ; être pieux ; réparer ; réconcilier", *šāləḥ* tr. "conclure un arrangement avec qqn" et *ššāləḥ* (+ *mʿa*) "se réconcilier avec". Dans ce cas, comme dans les autres, on relève toutefois, dans les L-formes, une spécialisation beaucoup plus grande (y compris pour le trait +humain des actants) qui les rapproche l'une de l'autre et fait de *šāləḥ* un correspondant de *ššāləḥ* au moins aussi probable que ne le fait *šlah*.

Je me suis attardée sur les emplois de réciproque car on ne les retrouve pas en dehors des L-formes et il me semblait important de voir quelles relations la forme en *t*-réciproque entretenait avec sa L-forme correspondante. Mais il existe aussi des *t*-L-formes à valeur moyenne ou réfléchie. Malgré une dispersion sémantique importante, j'ai montré ailleurs (Taine-Cheikh, à paraître) que le choix de la L-forme en *t*- pouvait être motivé dans bien des cas par le fait qu'il s'agissait, sinon de la notion propre de réciprocité, du moins de configurations sémantiques offrant une certaine proximité avec elle. Comme S. Kemmer l'a établi d'un point de vue typologique (1993 : 98 et sq.), les notions de réciprocité, de situation collective et de situation en chaîne, souvent associées dans les langues du monde, sont fréquemment exprimées par les mêmes moyens linguistiques. Dans le cas du *ḥassāniyya*, on observe très clairement un recours aux L-formes, pour les événements en chaîne (cf. *ssābəg* "se faire successivement", *tʿāgəb* "venir l'un après l'autre ; alterner"), pour les actions collectives (cf. *tbākā* "pleurer ensemble", *tʿāyət* "crier en chœur") et pour les mouvements symétriques (cf. *tḥāwəg* "se dandiner", *ššāyər* "se balancer au vent").

### *Les surdérivés à préfixe sifflant*

La forme à préfixe *st-* est assez vivante en *ḥassāniyya*, mais deux groupes de verbes sont à distinguer, même si toutes les formes sont susceptibles d'entrer dans la catégorie générale du moyen. Le premier groupe, qui compte un nombre important d'emprunts à l'arabe littéraire, comprend quatre sous-groupes "où se trouvent représentées toutes les valeurs que la langue classique connaît pour ce thème" (D. Cohen 1963 : 137). Ce sont, outre quelques 'moyens' isolés comme *staʿmād* "faire exprès de faire qqc" :

— des réfléchis de la forme 'nue' (cf. *gnā* "enrichir" et *stāgnā* "devenir riche, s'enrichir"), souvent synonymes de la D-forme à préfixe *t-* (cf. *gsəl* "laver" et *stāgsəl* ou *tgassəl* "se laver"),

— des moyens à valeur désidérative (cf. *fhām* "comprendre" et *stāfhām* "chercher à comprendre") ou déclarative (cf. *staḥsān* "trouver beau, bon").

Le second groupe, numériquement important, est plus typiquement dialectal. Il s'agit toujours de changement, mais dans différents champs sémantiques :

- celui des couleurs, cf. *stäbyäḏ* "virer au blanc" et *staḥmar* "virer au rouge",
- celui des étapes de la vie et des stades de développement, cf. *stätnä* "changer ses deux premières dents, devenir *tni*" et *stäḏkar* "devenir viril (pour un homme)",
- celui des statuts et des comportements, cf. *stägwä* "se comporter en courtisan, en griot" et *stäzwä* "devenir un érudit",
- celui des aspects physiques, cf. *stäždär* "commencer à devenir costaud",
- celui des orientations spatiales, cf. *stägbäl* "prendre la direction cardinale de la *gibla* (sud ou ouest selon les régions)".

Ces formes qui expriment l'acquisition d'une qualité physique ou morale, le passage à un nouvel état, sont généralement inchoatives. Elles ne sont pas spécifiques au *ḥassāniyya*<sup>13</sup>, mais l'arabe mauritanien a développé cette dérivation en *st-* en association avec une forme causative-factitive qui lui est propre, la forme en *s-* qui n'est que partiellement liée à la forme berbère à sifflante (cf. *säbyäḏ* "faire virer au blanc", *sägwä* "transformer en courtisan, en griot")<sup>14</sup>.

### ***En conclusion***

Le *ḥassāniyya*, du fait qu'il a créé une forme nouvelle (à préfixe *u-*) de passif pour les quadrilitères et les formes dérivées agentives, s'est donné les moyens d'exprimer morphologiquement les oppositions " actif vs réfléchi vs passif " dans l'ensemble des formes verbales<sup>15</sup>. Si l'on se fie au témoignage de l'arabe classique, l'opposition de diathèse " actif vs passif " était portée en arabe ancien par des jeux de voyelles. Même si certains dialectes, notamment orientaux, ont conservé des passifs 'vocaliques', aucun parler n'a recours à ce type de passif pour toutes les formes dérivées. Aussi les formes en *t-* tendent-elles fréquemment, dans les dialectes autres que le *ḥassāniyya*, à déborder largement le seul domaine du moyen et du réfléchi pour remplir des emplois de passif<sup>16</sup> ou de réfléchi-passif<sup>17</sup>. Cela n'empêche pas le maintien de la valeur réfléchie pour

<sup>13</sup> En arabe classique, elle est attestée mais ne semble pas très fréquente. En revanche cette forme semble productive dans l'arabe de Bahrain " especially of change-of-state verbs: *istamarr* 'to become bitter' (...) " (Cl. Holes 2006 : 253).

<sup>14</sup> Au terme d'une analyse de ces deux dérivations (en *st-* et en *s-*), j'ai proposé de lier le sémantisme du morphème *s-* à la valeur de métamorphose ou de mutation ontologique (Taine-Cheikh 2003 : 117).

<sup>15</sup> La conjugaison des formes en *t-* présente certains points en commun, notamment pour les racines à dernière radicale semi-consonantique : Inacc. 3<sup>e</sup> M Sg. en *-ä* (*-ø*) — comme pour les passifs en *n-* ou *u-* — par opposition aux formes quadrilitères 'nues' ou dérivées actives, à Inacc. 3<sup>e</sup> M Sg. en *-i* (*-ī*).

<sup>16</sup> Au Caire, par exemple, la forme 'nue' à préfixe *t-* (une forme purement dialectale, distincte de celle à *t* infixé), se spécialise dans l'expression du passif (M. Woidich 2006 : 329).

<sup>17</sup> Quitte à trouver d'autres moyens, syntaxiques notamment (par le recours à une sorte de " on " avec la 3<sup>e</sup> pl., la topicalisation du patient, ...) pour exprimer le 'vrai' passif (cf. A. Brahim 1996 : 124 et sq.).

certaines formes en *t-* (notamment la D-forme) mais semble souvent bloquer une spécialisation aussi poussée qu'en *ḥassāniyya*.

On pourra ainsi observer un partage des formes en *t-* entre 'voix moyenne' et voix passive comme dans le parler chypriote de Kormakiti où la D-forme (héritière de la L-forme) en *t-* est réciproque au pluriel et à valeur passive au singulier (cf. A. Roth 2005 : 59). Mais on notera aussi une tendance à employer, pour le réfléchi, des formes sans *t-* de sorte que, dans le parler tchadien d'Abbéché, la D-forme tende, chez certains locuteurs, à avoir à la fois des emplois d'actif et de réfléchi (cf. A. Roth 1979 : 27-8)<sup>18</sup>.

### LES VERBES A AFFIXE NASAL DU BERBERE

D'un point de vue général, les dérivations par affixe sont au moins aussi vivantes en berbère qu'en arabe. Cependant le berbère présente cette particularité d'avoir employé certaines formations pour renouveler le système aspectuel (cf. L. Galand 1977 et S. Chaker 1995 : 54 et sq.). De ce fait, la préfixation d'une dentale *t(t)-* ou la gémiation d'une consonne radicale sont utilisées régulièrement pour l'expression de l'inaccompli, en zénaga comme dans les autres parlers berbères (même si le choix de la marque peut changer, pour chaque verbe, d'un parler à l'autre), cf.<sup>19</sup>

— "prendre ; séduire" : Aor. *yārmāš* Acc. *yərmāš* Inacc. *yirāmmāš*

— "avoir honte" : Aor. *yānzuḏ* / *yunzuḏ* Acc. *yunḏaḏ* Inacc. *yittunzuḏ*

— "(se) baraquier (animal)" : Aor. *yāgun* Acc. *yugān* Inacc. *yuggān* / *yəttugun*.

La seconde particularité du berbère est d'user des affixes (toujours préfixés) avec une certaine liberté, c'est-à-dire notamment sans ordre totalement fixe entre les différents préfixes. Sur ce point le touareg, qui accepte même l'application répétée du même affixe sifflant (cf. M. Aghali-Zakara 1996 : 43), est certainement la langue berbère qui combine le plus facilement les affixes dérivationnels entre eux.

Les différents parlers berbères présentent, dans leur ensemble, deux dérivations régulières, l'une agentive-causative et l'autre passive. Il est fréquent cependant, surtout si la dérivation passive ne se fait pas avec *M-*, *m-* ou *n-*, qu'on relève des verbes à préfixe nasal exprimant une des valeurs de la 'voix moyenne' (réfléchi interne ou moyen, réflexif, réciproque, ...).

<sup>18</sup> Je remercie l'auteure d'avoir attiré mon attention sur ces faits.

<sup>19</sup> Phonologiquement les lettres barrées  $\bar{z}$ ,  $\bar{z}$  et  $\bar{z}$  notent des variantes, respectivement, de  $\bar{z}$ ,  $z$  et le  $\bar{z}$  — comme  $\bar{d}$  et  $\bar{d}$  notent les variantes interdentes de  $d$  et  $\bar{d}$ . La notation ne tient pas compte du fait que  $\bar{z}$  et  $\bar{z}$  se réalisent phonétiquement comme des interdentes sourdes (ou 'non pressées'). De même j'ai simplifié les translitérations en omettant de noter, dans cet article, les vélarisations contextuelles de  $m$ ,  $f$  et  $v$ .

### *La dérivation agentive-causative*

Cette dérivation, très développée en berbère, est plus ou moins lexicalisée, donc plus ou moins régulière. Elle tend cependant, en général, à faire varier le nombre des actants dans le sens de l'augmentation  $n > n + 1$  (cf. K. Cadi 1985 : 119 et sq. ; L. Galand 2002 [1987] : 325-329). Dans le cas des verbes dénominatifs, la dérivation introduit un actant agentif. Le plus souvent, elle est à valeur causative ou factitive et se caractérise par la présence d'au moins un second argument en fonction d'objet direct : “ Les cas de combinaison avec des verbes transitifs d'action sont rares. Il apparaît que *s-* est centralement un morphème **transitivant / agentivant** ” (S. Chaker 1995a : 2299). Cf. en zénaga l'opposition entre *yugän* "être baraqué, (se) baraquier" dans l'énoncé (29) à un seul actant (le sujet plus ou moins agentif *äyi'm*) et *yäžgän* "faire baraquier" dans l'énoncé bi-actanciel (30), avec un sujet agentif *nättä* et un patient en fonction d'objet direct *äyi'm* :

(29) *äyi'm yugän* "Le chameau (s')est baraqué"

(30) *nättä yäžgän äyi'm* "lui il a fait baraquier un / le chameau"

Cette dérivation se marque essentiellement par la préfixation de la sifflante *s(s)*- mais celle-ci subit un certain nombre d'assimilations sous l'influence des consonnes radicales. Ainsi, en touareg, la sifflante se sonorise et se palatalise fréquemment (donc *z*, *š* ou *ž*), sans oublier les cas où elle s'emphatise (d'où *ẓ*) ou tend à être, pour certaines conjugaisons, soit doublée (*ss*), soit accompagnée de la semi-voyelle *w*. Les modifications semblent encore plus importantes et erratiques en zénaga, mais elles obéissent néanmoins à certaines règles d'assimilation et se comprennent assez bien à condition qu'on pose, comme morphème de base, la variante chuintante *š(š)*<sup>20</sup>:

— *yunkär* "il s'est levé" et *tässänkär-ti* "elle l'a mis debout, elle l'a fait se lever"

— *yu'gäm* "il a couru" et *yäššu'gäm-ti* "il l'a fait courir"

— *yunzaž* "il est honteux, il a honte" et *yazzunzaž-ti* (> *yazzunzažzi*) "il lui a fait honte, il l'a rendu honteux"

— *yäddurgäy* "il est devenu borgne, il s'est éborgné" et *yäždärgäy-ti* (> *yäždärgälli*) "il l'a rendu borgne, il l'a éborgné".

### *La dérivation passive*

Les dérivés passifs sont très fréquents en berbère, mais l'emploi de préfixe à dentale, éventuellement avec labialisation ou palatalisation, est plus courant dans les parlers de l'Ouest et en touareg que dans les parlers de l'Est (cf. Taine-Cheikh 2005 : 397-8).

---

<sup>20</sup> En zénaga, *š* est l'équivalent régulier du *s* présent dans les autres parlers berbères (ou du moins une majorité d'entre eux).

Dans le berbère mauritanien, les dérivés passifs se forment avec le préfixe *Tʸ* (une géminée palatalisée, réalisée plutôt [tʸtʸ] que [ttʸ]). Ils sont employés comme de vrais passifs ; l'agent non exprimé est considéré comme distinct du sujet. Ce sont :

— soit des formes 'Tʸ', construites sur des verbes de base actifs cf. *yäTʸärmäš* "être pris, être saisi ; être séduit" / *yärmäš* "prendre, saisir ; séduire", *yäTʸaʔnä* "être tué" / *yəʔnä* "tuer");

— soit des formes 'Tʸ-S', construites sur des dérivés causatifs (cf. *yäTʸässänkär* "être mis debout" / *yässänkär* "mettre debout, faire se lever", *yäTʸäžgän* "être fait baraquer" / *yäžgän* "faire baraquer" ).

Dans les deux cas, l'emploi du préfixe *Tʸ* correspond à une réduction du nombre des participants exprimés. Comparer (31) à (30) et (33) à (32) :

- |                             |                                  |
|-----------------------------|----------------------------------|
| (31) <i>äyiʔm yäTʸäžgän</i> | "le chameau a été fait baraquer" |
| (32) <i>nättä yəʔnä iDʸ</i> | "Lui, il a tué un homme"         |
| (33) <i>iDʸ yäTʸanä</i>     | "L'homme a été tué".             |

### **La dérivation 'moyenne'**

Certains parlars berbères comme le ghadamsi forment régulièrement leur passif avec un préfixe nasal. Dans les autres, la préfixation de *M-*, *m-* ou *n-* est souvent plus sporadique, mais elle peut être employée pour exprimer diverses nuances du 'moyen'. C'est le cas notamment en zénaga où les formes dérivées à préfixe nasal *m(m)-* ou *n(n)-* sont assez rares. Plus ou moins lexicalisées, elles ont rarement un sémantisme prévisible. Presque toutes, cependant, présentent des valeurs qu'on peut considérer comme moyennes (avec l'un ou l'autre des préfixes, même si la nasale bilabiale semble plus fréquente que la nasale dentale)<sup>21</sup>.

Ces valeurs apparaissent parfois mieux par comparaison avec le sémantisme des autres formes de la racine, mais le lien avec les formes sans préfixe nasal (quand elles existent) apparaît souvent assez lâche, notamment pour un premier groupe de verbes qu'on peut considérer comme réfléchis internes ou moyens. Comparer :

- *yännūsāh* "s'évanouir" et *yūsāh* tr./intr. "(se) démêler (pour le coton, la laine)"
- *yännəräm* "se tordre de douleur" et *yəräm* tr. "ouvrir (l'œil, la bouche, une malle, ..., toute chose en deux parties, avec un couvercle ou une couverture)",
- *tämmužžäg* F "accoucher (pour une femme)" et *yəžžäg* intr. "guérir (intr.)",
- *yämmurṛza* "s'embrouiller (pour des textes, ...) ; se tromper (dans qqc)" et *yərṛza* tr./intr. "(se) casser, (se) briser",

<sup>21</sup> Parmi les formes qui, exceptionnellement, ne sont pas de sens 'moyen', signalons *yännuḥḥäd* "sauter plusieurs fois" qui est employé avec une valeur répétitive par rapport à *yuḥḥäd* "sauter".

— *yānnuʾmāš* tr. + *tādān* "aimer d'amour (une femme)" et *yuʾmāš* tr./intr. "être en poudre, être moulu (pour une céréale) ; mettre en poudre, moudre, piler (une céréale)".

Il n'y a guère de verbes qui se présentent comme de purs réflexifs des formes sans préfixe nasal. Cependant, à côté des verbes réfléchis à nuance interne (ou moyenne) comme *yāmmuḡnāh* (+ *oʾf*) "se fâcher (contre qqn)" (à comparer avec *yuḡnāh* tr. "fâcher"), on relève des réfléchis qui ont seulement la particularité de présenter un sème nouveau par rapport au verbe de base.

C'est parfois une nuance de répétition comme *yānnuḡtæg* / *yāmmuḡtæg* intr. "se détresser, se dévisser, se défaire, se découdre (pour plusieurs choses)" par rapport à *yuḡtæg* tr./intr. "(se) détresser, (se) dévisser, (se) défaire, (se) découdre".

C'est, fréquemment, une divergence de sens plus importante, cf. :

— *yānnuʾgār* "s'enfuir sans se faire voir (pour un enfant, un esclave, ...)" et *yuʾgār* tr. "voler, dérober",

— *yānnukkāh* "se lever précipitamment" et *yukkāh* tr. "porter",

— *yāmmuḡyäg* "s'étrangler (en mangeant ou en buvant)" et *yuzzäg* tr. "étrangler (avec une corde, avec les mains)".

On trouve aussi un certain nombre de réfléchis à nuance passive qui se paraphrasent par "de lui-même". Ces réfléchis-passifs se distinguent en général nettement des formes proprement passives qui impliquent toujours un "par qqn" sous-entendu. Cf. :

— *yāmžäššār* "se mélanger ; être mélangé (s.-ent. : de lui-même)" et *yäTVäžššār* "être mélangé (par qqn)" / *yäžiššār* tr. "mélanger",

— *yānniTVäf* AI *yə-* "se lâcher ; être lâché, libéré (s.-ent. : de soi-même)" et *yäTVäTVäf* "être lâché, libéré (s.-ent. : par qqn)" / *yiTVäf* tr. "lâcher",

— *yānnissäf* "s'arracher, s'extirper ; être arraché (s.-ent. : de soi-même)" et *yäTVässäf* "être arraché (s.-ent. : par qqn)" / *yässäf* "arracher, extirper".

Enfin on a un dernier groupe de réfléchis à valeur de réciprocité. Cette valeur apparaît notamment du fait de l'emploi, au singulier, de la préposition *əd* "avec", cf.

— *yāmnäwäh* "parler avec, parler ensemble" et *yənnäh* "dire",

— *yāmžänžäh* "faire du commerce avec, se vendre réciproquement" et *yäžžənžäh* tr. "vendre".

### **En conclusion**

En zénaga, les formes à préfixe nasal ne présentent guère de régularité, mais elles ont des valeurs comparables aux formes verbales à affixe *t* de l'arabe *ḥassāniyya*. Le berbère mauritanien est un parler en voie d'extinction ; ce caractère récessif n'explique pas cependant à lui seul le faible développement des formes verbales 'moyennes', car bon nombre de parlars berbères ne semblent pas présenter un système de dérivation beaucoup plus riche. Dans certaines régions, il existe néanmoins des tendances à

spécifier les différents préfixes à nasale, ainsi, en rifain, l'opposition “ *n-* réfléchi vs *m-* réciproque ” (cf. Cadi 1985 : 116). Enfin certains parlars, dans le domaine touarègue notamment, semblent avoir développé, autour de la valeur de réciprocité, un grand nombre de formes 'moyennes', avec des nuances plus ou moins spécifiées, au moyen d'affixes souvent redoublés (*mm-*, *nm-*, *ny-*, ..., cf. J. Drouin 1981).

#### LES ENONCES REFLECHIS SANS VERBE A AFFIXE

Jusqu'à présent nous avons vu tous les verbes qui, du fait de la présence d'un affixe spécifique (verbe à dentale *t-* en arabe, à nasale *m-* ou *n-* en berbère<sup>22</sup>), étaient susceptibles de donner naissance à un énoncé réfléchi. D'autres cas sont cependant possibles, que l'énoncé réfléchi soit immédiatement reconnaissable comme tel ou non.

Type 1	Acc. <i>a—u</i>	Inacc. <i>a—u</i>	Acc. <i>kabura</i>	Inacc. <i>yakburu</i>	"être grand"
Type 2	Acc. <i>a—i</i>	Inacc. <i>a—a (~i)</i>	Acc. <i>labisa</i>	Inacc. <i>yalbasu</i>	"se vêtir"
Type 3	Acc. <i>a—a</i>	Inacc. <i>a—u</i>	Acc. <i>xaraža</i>	Inacc. <i>yaxružu</i>	"sortir"
		Inacc. <i>a—i</i>	Acc. <i>ḍaraba</i>	Inacc. <i>yaḍribu</i>	"frapper".
Type 3'	Acc. <i>a—a</i>	Inacc. <i>a—a</i>	Acc. <i>qaṭa'a</i>	Inacc. <i>yaṭa'u</i>	"couper" <sup>23</sup> .
Type 4	Acc. <i>u—i</i>	Inacc. <i>u—a</i>	Acc. <i>quṭi'a</i>	Inacc. <i>yuṭa'u</i>	"être coupé".

Si le type 3 correspond à des verbes au sémantisme varié, le type 1 concerne exclusivement des verbes de qualité et le type 4 donne régulièrement la vocalisation des verbes passifs. Quant au type 2, il comprend à la fois des verbes de qualité (comme le type 1) et des verbes moyens, transitifs ou intransitifs, à agent affecté. Cependant Cohen note aussi l'existence de nombreux couples de verbes exprimant l'opposition actif vs médio-passif (ou interne), comme *labasa* "couvrir" et *labisa* "se vêtir", *rawa(y)* "abreuver" et *rawiya* "être assez abreuvé" — couples qui constituent “ selon toute vraisemblance [...] la trace d'une opposition de voix ” (1984 : 148), distincte de l'opposition actif vs passif représentée notamment par le couple *qaṭa'a* "couper" (type 3') / *quṭi'a* "être coupé" (type 4).

En *ḥassāniyya*, à la différence d'un certain nombre de dialectes (notamment moyen-orientaux), la relation “ actif vs interne ” ne s'y exprime pratiquement jamais par de

<sup>22</sup> La nasale peut être géminée et /ou palatalisée.

<sup>23</sup> C'est la vocalisation des verbes dont l'une des deux dernières radicales est une laryngale, une pharyngale ou une vélaire.

simples oppositions de voyelles<sup>24</sup>. On trouve certes plusieurs vocalisations différentes, mais celles-ci ne permettent pas de déterminer *a priori* la relation du sujet avec le procès. Il n'est donc pas surprenant qu'une même forme verbale 'nue' comme *šaʿtaṭ* ait un sujet agentif, dans un de ses sens (cf. *šaʿtaṭ ən-nār* "il a alimenté le feu (en petit bois)" et un sujet agentif affecté, dans un autre sens (*šaʿtaṭ [gəddām vlān]*) "il s'est tenu raide pour tenir tête [à qqn]").

b) En berbère, il n'est pas impossible qu'il y ait eu, par le passé, des oppositions vocaliques comparables à ce qui a été noté pour l'arabe classique. Si c'est le cas, le zénaga pourrait en avoir gardé quelques traces significatives car un petit groupe de formes dont le sens est comparable aux verbes du type 2 de l'arabe, ont un vocalisme particulier :

Type 1 :	Aor. <i>a—u</i>	Acc. <i>i—a</i>	Aor. <i>yäšmuḍ</i>	Acc. <i>yišmaḍ</i>	"se laver"
	Aor. <i>a—u</i>	Acc. <i>u—a</i>	Aor. <i>yägrug</i>	Acc. <i>yugräg</i>	"cacher"
	Aor. <i>a—u</i>	Acc. <i>u—a</i>	Aor. <i>yägmur</i>	Acc. <i>yugmär</i>	"être, devenir étroit"
Type 2 :	Aor. <i>u—u</i>	Acc. <i>a—u</i>	Aor. <i>yuxšuḍ</i>	Acc. <i>yaxšuḍ</i>	"avoir peur",
			Aor. <i>yüfḥuḍ</i>	Acc. <i>yäfḥuḍ</i>	"avoir soif".

Comme en arabe classique, on peut dire que la présence d'un verbe présentant la conjugaison de type 2 (Aor. sans voyelle *a* ; Acc. avec une voyelle *a* dans la 1<sup>e</sup> syllabe au lieu de la 2<sup>e</sup> syllabe) implique que le sujet est un agent affecté. Les exemples de "être, devenir étroit", "se laver" et "cacher" montrent cependant que le verbe de qualité ou d'état *yugmär*, le verbe réfléchi *yišmaḍ* et le verbe actif *yugräg* suivent la même conjugaison (pour plus de détails, cf. Cohen & Taine-Cheikh 2000).

### **Les verbes labiles**

Les verbes labiles ou 'mixtes' peuvent changer d'orientation selon le contexte.

#### *En arabe*

Dans les dialectes arabes en général, les verbes labiles sont attestés avec une fréquence plus ou moins grande, mais en ce qui concerne le *ḥassāniyya* en particulier, ils sont très rares. En voici cependant un exemple avec *sāntā* "commencer" :

- (34) *əš-šhar sāntā* "Le mois a commencé"  
 (35) *huwwā sāntā šahr-u* "Il a commencé son mois (de vacances, ...)".

<sup>24</sup> Sauf dans quelques racines à 3<sup>e</sup> radicale faible pour lesquelles le parler a gardé la trace d'anciennes formes dérivées causatives à laryngale, d'où des couples comme Acc. *ʾmā* Inacc. *yaʾmā* "devenir aveugle" et Acc. *ʾmā* Inacc. *yəʾmi* "rendre aveugle" (cf. D. Cohen 1963: 105).

Le verbe hassane *sāntā* est, comme le verbe français "commencer", susceptible d'être employé aussi bien intransitivement dans un énoncé uni-actanciel comme (34) que transitivement dans un énoncé bi-actanciel comme (35). Il est représentatif du petit groupe de verbes labiles attestés dans le dialecte arabe de Mauritanie (plus souvent des quadrilitères que des trilitères et plus souvent de racine empruntée que d'origine arabe).

#### *En berbère*

Dans les parlers berbères, le phénomène des verbes labiles atteint par contre une ampleur toute différente et cela n'a pas manqué d'attirer l'attention des chercheurs, quelle que soit la langue berbère considérée (cf. Galand 2002 [1987] : 317-322 ; Chaker 1995b : 63 et sq.). Tous semblent d'accord pour noter l'importance statistique des verbes mixtes et s'il y a discussion, celle-ci ne porte — dans un premier temps — que sur le choix d'une valeur prépondérante (verbe actif de construction transitive et à sujet agentif ? ou verbe passif, de construction intransitive et à sujet patient ou attributaire ?).

Si l'on considère les données du zénaga, on ne peut que confirmer, pour ce parler particulier, la propension générale du berbère aux verbes labiles. C'est ainsi que de nombreux verbes peuvent être employés aussi bien transitivement, avec un actant sujet et un actant objet, qu'intransitivement, avec un seul actant (celui qui est en fonction objet dans l'énoncé bi-actanciel est en fonction sujet dans l'énoncé uni-actanciel), cf. :

- |                                      |                               |
|--------------------------------------|-------------------------------|
| (36) <i>nətta ʔhād tūšāh ta ʔduḏ</i> | "Elle a démêlé la laine"      |
| (37) <i>ta ʔduḏ tūšāh</i>            | "La laine (s')est démêlée"    |
| (38) <i>nətta ʔhād tūdäg ofih</i>    | "Elle a mouillé le couscous"  |
| (39) <i>ofih yūdäg</i>               | "Le couscous (s')est mouillé" |

L'absence de distinction entre l'énoncé à verbe d'état ("être démêlé", "être mouillé") et à réfléchi ("se démêler", "se mouiller") est un phénomène fréquent, mais il ne semble pas que la distinction entre l'état et le passif disparaisse pour autant. En effet, le verbe passif en *Tʷ* est employé dès qu'on a besoin d'affirmer l'existence d'un agent sous-entendu :

- |                               |  |
|-------------------------------|--|
| (40) <i>ta ʔduḏ tāTʷäwšāh</i> | "La laine a été démêlée (s.-ent. : par qqn)" <sup>25</sup> . |
|-------------------------------|--|

#### ***Les formes à pronoms emphatiques***

Dans beaucoup de langues, les énoncés réflexifs se caractérisent par l'emploi d'expressions provenant de termes désignant des parties du corps. Dans ce cas, l'énoncé réfléchi ne présente pas une réduction formelle du nombre d'actants exprimés. C'est

<sup>25</sup> Il est fort possible, cependant, que les parlers divergent sur ce point (cf. Cadi 1985 : 116-8).

seulement parce que l'anaphore pose l'identité entre le sujet et l'objet qu'il y a indirectement réduction du nombre des actants.

En *ḥassāniyya*, le recours à ces expressions (*rāṣ* "tête" ou *nāfs* "souffle" + pronom) est assez rare. Signalons un cas où il serait nécessaire, celui du suicide : *ktəl rāṣ-u* "il s'est tué, il s'est donné la mort".

En zénaga, la situation est tout à fait comparable. On emploiera, de manière aussi limitée, *iʔ-ən* + pronom (litt. "tête de").

Au total, l'énoncé réfléchi présente donc une assez grande diversité. Dans l'arabe mauritanien, c'est le développement d'une voix moyenne autour du morphème *t* qui prévaut. Dans l'arabe zénaga, par contre, c'est la labilité des verbes qui apparaît comme le moyen d'expression le plus fréquent. La comparaison des deux langues semble montrer que le choix d'une solution de manière systématique rend l'adoption d'une autre peu nécessaire. Cela semble confirmé par le faible développement des autres solutions linguistiques possibles, que ni le *ḥassāniyya*, ni le zénaga n'exploitent véritablement.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGHALI-ZAKARA M. (1996), *Éléments de morpho-syntaxe touarègue*, Paris, Centre de Recherches Berbères (CRB)/GETIC.
- BENVENISTE E. (1966) "Actif et moyen dans le verbe", 168-175, in *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BRAHIM A. (1996), *L'occultif*, Tunis, Association Tunisienne de Linguistique.
- CADI K. (1985), "Valence et dérivation verbale en Tarifit", *Awal*, 1, 111-23.
- CHAKER S. (1995a), "Diathèse (voix)", *Encyclopédie berbère XV*, Aix-en-Provence, EDISUD, 2297-2303.
- (1995b), *Linguistique berbère. Études de syntaxe et de diachronie*, Paris/Louvain, Peeters.
- COHEN D. (1963), *Le dialecte arabe ḥassānīya de Mauritanie*, Paris, Klincksieck.
- (1984), *La phrase nominale et l'évolution du système verbal en sémitique. Etudes de syntaxe historique*, Paris, Société de linguistique de Paris.
- (1988), "Le chamito-sémitique", 9-30, in Perrot, J. (éd.), *Les langues dans le monde ancien et moderne. III<sup>e</sup> partie D. Cohen coll., Les langues chamito-sémitiques*, Paris, CNRS.
- & C. TAINE-CHEIKH (2000), "À propos du zénaga. Vocalisme et morphologie verbale en berbère", *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, t. XCV/1, 269-322.
- COHEN M. (1911) "Verbes déponents internes (ou verbes adhérents) en sémitique", *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. XXIII/4, 225-48.
- DROUIN J. (1981), "Recherche sur les verbes dérivés. *n-*, *m-*, *nm-* en *tawallammāt* (touareg nigérien)", *Bulletin des études africaines de l'Inalco*, vol. 1/1, 25-34.
- FLEISCH H. (1955), Études sur le verbe arabe, 153-181, in *Mélanges Louis Massignon*, vol. II, Damas.
- GALAND L. (2002), "L'énoncé verbal en berbère : étude de fonctions" [1964], 287-307, "Redistribution des rôles dans l'énoncé verbal en berbère" [1987], 308-330, in *Études de linguistique berbère*, Leuven/Paris, Peeters.
- HOLES Cl. (2006), Bahraini Arabic, 241-255, in Versteegh K. (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Leiden/Boston, Brill.
- KEMMER S. (1993) *The Middle Voice*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamin Publishing Company.
- LENTIN, J. (1991), "À propos de la valeur "intensive" de la II<sup>e</sup> forme verbale en arabe syrien : modalité et expressivité. Vers un renouvellement du système verbal ?", 411-429, in A.S. Kaye (éd.), *Semitics Studies (Hommage à Leslau)*, Wiesbaden, Harrassowitz.

- RETSÖ J. (1983), *The Finite Passive Voice in Modern Arabic Dialects*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis.
- ROTH A. (1979), *Esquisse grammaticale du parler arabe d'Abbéché (Tchad)*, Paris, Geuthner.
- (2005), "'Déponents-internes' et 'moyen' dans le parler arabe de Kormakiti (Chypre)", *Matériaux arabes et sudarabiques*, n° 11 (N. S.), 53-70.
- TAINÉ-CHEIKH C. (1983), "Le passif en *ḥassāniyya*", *Matériaux arabes et sudarabiques*, n° 1, 61-104.
- (1986), "Compte rendu de *The Finite Passive Voice in Modern Arabic Dialects* par Jan Retsö", *Mediterranean Language Review*, n° 3, 130-2.
- (1988-1998), *Dictionnaire ḥassāniyya-français*, 8 vol. parus, Paris, Geuthner.
- (1998), Topicalisation, thématisation et anaphore en arabe, 247-261, in Guimier, C. (éd.), *La thématisation dans les langues*, Bern/Paris, P. Lang.
- (2003), Les valeurs du préfixe *s-* en *hassaniyya* et les conditions de sa grammaticalisation, 103-118, in Ferrando I. et Sanchez Sandoval J. J. (eds), *AIDA 5th Conference Proceedings*, Cadiz, Publications de la Universidad de Cadiz.
- (2005), "Le problème des verbes dérivés en berbère et l'exemple du zénaga", *Quaderni di Semitistica*, n° 25, 391-409.
- (2005), "Moyen et réfléchi : typologie comparée de l'arabe et du berbère (exemples mauritaniens)", *Matériaux arabes et sudarabiques*, n° 11 (N. S.), 37-52.
- (à paraître) "De la réciprocité à l'extensivité. Pour une approche renouvelée des verbes à 1<sup>e</sup> voyelle longue (arabe *ḥassāniyya*)", *Les Cahiers de Linguistique de l'INALCO*, n° 6.
- WOIDICH, M. (2006), Cairo Arabic, 323-333, in Versteegh K. (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Leiden/Boston, Brill.